

Louis-Jean Calvet  
Université d'Aix-Marseille1



Synergies Monde n° 5 - 2008 pp. 31-37

*J'ai en commun avec quelques centaines de milliers de francophones français le fait de n'être pas né en France, d'avoir passé ailleurs mon enfance et mon adolescence, c'est-à-dire les années qui comptent le plus dans la formation d'un homme. Mon ailleurs à moi se situe au nord de la Tunisie, à Bizerte. Avec le recul, j'ai parfois le sentiment que nous correspondions assez bien à ce qu'écrivait Jean-Paul Sartre à propos de la colonisation dans sa préface aux Damnés de la terre, de Frantz Fanon: « les uns disposaient du Verbe, les autres l'empruntaient ».*

A la maison nous parlions français. Dans les rues nous entendions de l'arabe bien sûr, mais aussi du maltais, du sicilien, de l'espagnol, nous entendions mais n'écoutes pas toujours, pas vraiment, sourds à ce qui sourdait de cette pluralité de langues. Mais la nôtre s'en trouvait transformée. Elle s'acclimatait à cette niche écolinguistique, empruntait, calquait. Certains mots me viennent encore spontanément en arabe, *kousbour* par exemple et non pas *coriandre*, *camoun* et non pas *cumin* ou encore *tawat* et non pas *fronde* ou *tire-boulettes*. Et je m'amuse parfois à retrouver aujourd'hui en France, dans le parler des jeunes de banlieue, des termes comme *kif* ou *niquer*, que j'ai toujours utilisés dans mon français de Tunisie. Cette circulation, cette création aussi (par exemple le *kif* était pour nous le « plaisir », ou le chanvre indien, mais le verbe *kiffer*, aujourd'hui fréquent, n'existait pas alors, ni donc des formes comme *c'est kiffant* ou *je te kiffe*) est pour moi l'un des traits saillants de la francophonie, qui prend partout des couleurs locales, à l'oral comme à l'écrit, qui innove lexicalement et syntaxiquement et, du même coup, nous parle de telle ou telle niche écolinguistique particulière. Dans la poésie de Césaire j'entends le créole de Martinique, dans la prose de Kourouma je retrouve le malinké de Côte d'Ivoire. Les yeux fermés je saurais souvent reconnaître à son accent d'où vient celui ou celle qui parle, et ces variétés multiples m'enchantent, mettent du piment dans cette langue que je n'ai pas choisie, dont j'ai hérité de mes parents, mais qui me définit totalement : Je suis avant tout francophone, francophone de Bizerte, je reviendrai sur cette précision.

J'ai commencé ce texte à Séoul, en Corée, après une tournée de conférences de vingt jours en Chine, avant Singapour, la Malaisie, la Thaïlande, loin de la francophonie sociolinguistique, donc, loin de ces pays dans lesquels le français joue un rôle quotidien, seul ou avec d'autres langues. Mais, dans mes auditoriums, outre de nombreux Chinois bien sûr, j'ai eu des Algériens, des Congolais, des Belges, des Sénégalais, des Québécois, et je me dis que notre langue a une dette envers ces locuteurs des quatre coins du monde. Pour certains, elle leur est parvenue au travers de la colonisation, pour d'autres au travers de l'esclavage, pour d'autres encore au travers d'un choix, parfois élitiste ou de distinction, enfin pour certains elle est l'objet d'une fidélité. Cela pour l'héritage historique. D'autres apprennent le français pour des raisons économiques, pour pénétrer par exemple le marché africain ou algérien, ou « à cause » d'Ariane, d'Airbus, du TGV... J'ai retrouvé à Séoul des Coréens qui suivaient mes cours à la Sorbonne, il y a quinze ou vingt ans, et qui enseignent maintenant le français dans un pays où tout le monde ou presque considère l'anglais comme *la* langue, la seule langue internationale. Envers eux aussi notre langue a une dette, envers tous ces professeurs qui chaque jour en inculquent les rudiments à leurs élèves. Dans mes nombreux voyages je parle anglais, italien ou espagnol, je baragouine le chinois, l'arabe, le grec ou le bambara, mais j'ai parlé français au Vietnam, en Egypte, au Liban, en Roumanie, en Norvège, en Autriche, en Angleterre ou aux États Unis d'Amérique, au Brésil, dans tous les pays d'Afrique ou presque, en Argentine, au Maroc, en Russie, j'arrête cette liste, elle est très longue, et chaque fois je me suis dit qu'il y avait là comme un petit miracle. Lorsque j'entends ici ou là des anglophones s'adresser directement en anglais aux gens qu'ils rencontrent, sans prendre la peine de leur demander s'ils parlent cette langue, je me dis qu'il y a là une impolitesse, bien sûr, mais surtout un sentiment de bon droit, comme s'il était évident, normal que tout le monde comprenne le « globish », comme si tout le monde *devait* le parler. Un francophone ne devrait jamais considérer comme normal que d'autres parlent sa langue, il devrait y voir le signe d'un réseau, d'une complicité, d'une galaxie d'affinités, en bref d'un partage librement consenti, même si l'histoire nous montre qu'il n'en a pas toujours été ainsi, que le français (comme d'ailleurs l'anglais, l'espagnol, le portugais ou l'arabe) a parfois été inséré dans des rapports de force, de domination, d'oppression.

J'ai écrit un « francophone » et non pas un Français. Je suis français de naissance, bien sûr, et de passeport, mais je me sens profondément méditerranéen. Je me sens chez moi à Bizerte, à Marseille, à Alexandrie, au Pirée, à Beyrouth, à Barcelone ou à Istanbul, je cite à dessein des ports car la Méditerranée est pour moi un continent liquide dont les bruits, les odeurs, les couleurs, les musiques, les cuisines définissent mon identité. En bref, je suis un francophone de Bizerte d'abord, de partout ensuite, un francophone qui ne répugne pas, au contraire, à parler d'autres langues. Et je me déssole parfois en constatant qu'un francophone français est souvent quelqu'un qui considère que la langue française lui appartient, que les Belges, les Suisses et les Canadiens francophones se trouvent donc à un niveau subalterne (ils parlent aussi français, certes, mais pas le bon, pas le nôtre) et qu'enfin les Africains francophones ne sont jamais que des emprunteurs, des locuteurs de seconde zone. Encore une fois, Sartre : « les uns disposaient du Verbe, les autres l'empruntaient ». Personne certes ne considère plus aujourd'hui que le français serait le privilège des Français,

ils sont même désormais minoritaires dans l'ensemble des locuteurs de cette langue qui fut la leur et qu'ils partagent maintenant, mais face à la néologie que l'on voit fleurir un peu partout, face aux différents français (comme on dit « Englishes », les anglais), certains ont encore parfois un réflexe du genre « touche pas à ma langue », ou « touche pas à la langue blanche ». Un réflexe normatif, centralisateur, jacobin, en bref un réflexe qui tend à défendre la forme standard alors que l'émergence des différents français m'enchantent et devrait être l'objet de réflexions dans le cercle des spécialistes du FLE.

Le Francophone de Bizerte que je suis, neuf ans après avoir quitté son pays natal pour la France, est arrivé un jour à Bamako, au Mali. J'y cru y retrouver quelque chose de mon enfance et de mon adolescence. Ces couleurs peut-être, ces odeurs auxquelles je faisais allusion, mais surtout une situation linguistique qui trouvait chez moi un écho. Je me suis souvenu de Bizerte à travers Bamako, et ce souvenir a déclenché tout un processus qui m'a sans doute amené à écrire *Linguistique et colonialisme*. L'immense écrivain argentin José-Luis Borges a dit un jour que lorsqu'on croit se souvenir de quelque chose on se souvient en fait de la dernière fois où l'on a pensé à cette même chose, de la dernière fois où l'on s'en est souvenu. Souvenirs de souvenirs, transformations ou déformations en cascade, enchâssement d'approximations... En fait, lorsque je n'y suis pas allé depuis quelques temps, que je n'en ai pas de souvenirs directs récents, je peux me remémorer Bizerte bien sûr à travers mon plus récent souvenir de Bizerte, comme le suggère Borges, mais aussi à travers bien des lieux de la francophonie, par ce jeu de cascade de souvenirs : Kinshasa me rappelle Lafayette qui me rappelle Beyrouth qui me rappelle Dakar qui me rappelle Alexandrie qui me rappelle Bizerte...

Le même Borges, dans une interview au *Nouvel Observateur*, expliquait un jour qu'il s'était acheté une gravure de Dürer, alors qu'il était devenu totalement aveugle : « Je viens d'acheter une gravure de Dürer. Je ne la vois pas mais je garde le souvenir de son dessin. Il me plaît de la savoir près de moi, encadrée. J'ai aussi une gravure de Piranèse, j'y tiens beaucoup »... J'ai pour ma part besoin de choses concrètes pour m'imaginer un ailleurs absent, j'ai besoin d'odeurs, de couleurs, de musique, de cuisine, d'accents, qui ne sont pas les mêmes mais me permettent de reconstruire par métaphore mémorielle un autre lieu. Je m'éloigne, je suis hors sujet ? Non, car je parle de lieux francophones qui ont pour moi quelque chose de commun, non pas la langue, ce serait trop simple, mais quelque chose de plus, au delà d'elle. Il y a toujours pour moi dans les différents lieux de la francophonie quelque chose qui me parle des autres lieux que je connais. J'ai évoqué plus haut des ports méditerranéens dont la moitié ne sont pas francophones, et je me sens à l'intersection de ces deux ensembles : Le continent liquide que constitue la Méditerranée d'une part, la galaxie d'affinités que constitue la francophonie d'autre part. Il va de soi qu'un Québécois, un Sénégalais, un Cajun de Louisiane, un Gabonais ou un Belge n'ont sans doute pas la même approche, les mêmes références. Mais, dans tous les cas, ils se trouvent comme moi entre leur francophonie locale (et la mienne est, à l'origine, tunisienne ou plus largement méditerranéenne) et la francophonie dans sa totalité, entre le local et le global.

Pour en venir à des considérations moins personnelles et plus théoriques, la dialectique entre ces deux pôles me semble être du même type que celle qui se manifeste entre le vernaculaire et le véhiculaire. Ces deux fonctions peuvent s'incarner dans des langues différentes (par exemple l'arabe vernaculaire du Maroc face au français véhiculaire international) ou dans des formes différentes d'une même langue. Nous avons tous notre langue vernaculaire, ou grégaire, notre français vernaculaire pour ce qui concerne les francophones, et notre français véhiculaire, tirant vers le standard. Et les langues qui sont à la fois vernaculaires et véhiculaires, comme l'anglais, le français, l'espagnol ont tendance à prendre en fonction vernaculaires des formes différenciées (ce que j'ai appelé l'acclimatation d'une langue) et en fonction véhiculaire une forme *régularisée*. Lorsque les Africains créent par exemple les verbes *gréver* ou *siester* à la place de *faire la grève* ou de *faire la sieste* ils innovent, mais ils innovent dans le cadre d'une régularisation du français qui tend aujourd'hui à ne produire que des verbes du premier groupe, tout comme les Français créant *zapper* et les Québécois *pitonner*. C'est-à-dire que nous sommes confrontés à des formes de français, le français de Dakar, de Québec, de Marseille ou de Kinshasa (avec chaque fois, bien sûr, une différenciation sociale des formes et des usages) et à un français international, un peu aseptisé, ces deux ensembles ayant pour l'instant des règles syntaxiques communes, une phonologie variant légèrement et un lexique florissant et divers. Le plus monolingue des francophones est ainsi de fait « plurilingue », il peut évoluer entre différents niveaux de langues et devrait pouvoir évoluer aussi entre différentes acclimatations de sa langue, ou du moins les reconnaître, les accepter.

Mais la Francophonie a sur ce point un peu de retard. A partir des années 1980, de nombreuses revues anglophones sont apparues autour de ce que j'appelle ici « acclimatation » de la langue, *World Englishes*, *English World-Wide*, *English today*, *Asian Englishes*, etc., chacune constituant comme une reconnaissance de la variation et donc de la projection identitaire sur la façon locale de parler une langue globale. L'anglais n'a pas d'Académie, mais la *Real Academia* espagnole a des Académies correspondantes aux quatre coins du monde hispanophone et sur ce point aussi la francophonie est en retard. Certains dictionnaires intègrent certes des « africanismes », comme *essencerie* ou *zibulateur*, indiquant entre parenthèses Sénégal ou République Démocratique du Congo. Mais les Sénégalais ou les Congolais ne décident pas eux-mêmes de leur norme, elle leur vient encore de Paris qui accepte *essencerie* ou *zibulateur* (formes qui, par parenthèses, comme *gréver* ou *siester*, innovent dans le sens de la régularisation : on achète ses épices dans une épicerie, son essence dans une essence, on congèle dans un congélateur, on décapsule une bouteille avec un zibulateur -c'est le sens de *zibula* en lingala, « ouvrir »...). Ces formes locales sont donc parfois acceptées, mais du bout des doigts, du bout des lèvres, par les locuteurs de la forme centrale qui se croit globale. Or cette dialectique entre le local et le global me paraît être aujourd'hui d'une importance fondamentale. Il y a là un défi qu'il nous faut relever, le défi de la coexistence entre une des langues globales de ce monde, le français, et non seulement ses formes locales mais aussi les langues identitaires qui coexistent avec elles.

L'exemple de Singapour, où je poursuis l'écriture de ce texte entamé, je l'ai dit, à Séoul, me paraît intéressant pour éclairer mon propos. On y a fait le choix de

prendre l'anglais comme langue d'enseignement et d'y ajouter trois « langues maternelles officielles » (*official mother tongues*), enseignées comme langues secondes. La population, un peu plus de trois millions d'habitants, se répartit entre 77% de Chinois, 14% de Malais et 8 % d'Indiens, plus quelques européens et autres étrangers. Et ces Chinois, ces Indiens (cela est moins vrai pour les Malais) ont bien sûr différentes langues maternelles. Mais l'État leur a donc donné des langues maternelles « officielles » : le mandarin pour les Chinois, le tamoul pour les Indiens et le malais pour les Malais. Ce qui signifie qu'un enfant chinois parlant à la maison le cantonnais, le teochew ou le min doit apprendre à l'école l'anglais et sa « langue maternelle », le mandarin. On voit bien quelle politique linguistique se profile derrière cette situation : L'anglais est considéré comme ethniquement neutre (même s'il ne l'est pas socialement : on le parle de différentes façons, socialement marquées) et comme pouvant unifier le pays, tandis que les trois langues maternelles officielles doivent garantir trois identités ethniques et culturelles. Mais des identités définies, décidées et unifiées par l'État. Ainsi les citoyens de Singapour d'origine chinoise *doivent* rester chinois, mais en parlant une langue chinoise qui n'est pas la leur : ils sont linguistiquement normalisés. J'avoue que cela me fait un peu peur et, en même temps me fait réfléchir sur d'autres situations, africaines et francophones. En RDC par exemple (l'ex Zaïre) on enseigne normalement à l'école, avant de passer au français, l'une des quatre grandes langues véhiculaires régionales (kiswahili, kikongo, ciluba, lingala), ce qui facilite l'acquisition de nouvelles sémiotiques (l'alphabet, le calcul, etc.). Du même coup, bien sûr, on risque de réduire l'espace social des autres (nombreuses) langues du pays. A Singapour, en particulier pour ce qui concerne le chinois, on réduit également l'espace social des différentes langues han (c'est-à-dire de la famille chinoise : cantonais, min, shanghai hua, etc.) ce qui contribue à réduire considérablement le plurilinguisme local. Il fut un temps où Singapour était un lieu de plurilinguisme intense : on y parlait sa langue d'origine et les langues des voisins, comme souvent aujourd'hui en Afrique. Ce multilinguisme tend aujourd'hui à se réduire, au profit d'un bilinguisme différencié, chacun parlant l'anglais (ou du moins sa forme d'anglais, qui n'est pas la même selon que l'on a étudié à Oxford ou Boston, ou que l'on vend de la nourriture dans la rue en « singlish »...) et sa « langue maternelle officielle », qui paradoxalement n'est pas nécessairement la langue de la mère mais plutôt la langue « maternelle » assignée par l'État, prescrite par l'État. *Prescrite*, c'est le mot. Une prescription pour guérir les locuteurs de leur plurilinguisme désordonné, pour y mettre un peu d'ordre. Cette politique est peut-être efficace pour assurer d'un côté la cohésion linguistique du pays (par l'anglais) et de l'autre la pérennité d'identités ethniques (par le biais de « langues maternelles » imposées par la loi). Peut-être. Mais cela me donne en même temps un peu froid dans le dos. *Big Brother has decided of your mother tongue...*

Ma francophonie, celle que je vis et celle dont je rêve, s'inspire des politiques linguistiques apparues autour de ces autres langues globales en leur empruntant ce qu'il faut en retenir de positif.

Nous devrions, comme les anglophones, réfléchir plus profondément sur les formes acclimatées de notre langue et sur ce qu'il faut en déduire pour la pédagogie. Jusqu'où le local peut-il aller sans mettre en question la communication globale, l'intercompréhension ? A partir de quand les nécessités

de la communication globale risquent-elles de raboter les différences locales, de les normaliser ? Comment respecter à la fois ces usages identitaires du français, qui poussent vers la diversification, et les nécessités de la communication internationale qui poussent vers l'unification ? Et je dois préciser ici que les anglophones qui mènent ce type de réflexions ne viennent majoritairement ni des îles Britanniques ni des U.S.A. mais plutôt de Hong Kong, de Singapour, des Indes... J'ajoute, et c'est important, que ceux de Hong Kong s'interrogent aussi, en même temps parfois, sur le devenir de leur langue, le cantonnais, face au mandarin.

Nous pourrions, comme les hispanophones (même si l'Espagne a toujours une tendance à défendre la forme ibérique de sa langue), encourager l'émergence de lieux de décision locaux en matière de langue. Je n'ai pas une passion débordante pour l'Académie Française, mais elle s'honorerait, je crois, en suscitant la création d'Académies dans les différents lieux de la Francophonie, ou en aidant les initiatives allant dans ce sens. Et nous devrions pousser les francophones du monde à prendre en charge leur français, à le défendre et à l'illustrer, comme Kourouma ou Senghor dans la littérature, Marie-Jo Thério ou Zao dans la chanson, et comme chacun de nous dans les divers moments de notre vie quotidienne. Le titre de la revue pour laquelle je termine ce texte en Thaïlande est au pluriel, *Synergies*. Le titre d'une autre revue dans laquelle j'écris régulièrement est au singulier, *Le français dans le monde*. Nous pourrions symboliquement inverser les nombres, les français dans le monde entre lesquels il y a une synergie assurant la cohésion entre des formes locales et une forme globale.

J'ai évoqué l'anglophonie et l'hispanophonie, j'aurais pu citer la lusophonie, l'arabophonie ou la sinophonie, toutes ces Xphonies qui à la fois ont des aspects spécifiques et des aspects généraux. Mais c'est la première, l'anglophonie, qui m'intéressent surtout ici, parce qu'elle est présente dans l'inconscient de tous les militants de la francophonie, mais sous une forme à mes yeux erronée. Je le savais déjà, et la « tournée asiatique » que je termine à Bangkok me l'a confirmé, l'anglais international n'est pas vraiment la langue de l'économie américaine. Il est d'abord, historiquement, celle de l'empire britannique, comme l'expansion de l'arabe, sous ses diverses formes, est le résultat des « croisades » musulmanes. Sans ces traces d'acclimatation linguistique en Inde, à Hong Kong, au Nigeria, à Singapour et ailleurs, l'anglais ne serait pas à ce point, et pas de la même façon, la langue de la mondialisation. Et cette caractéristique géopolitique, a des retombées linguistiques, tout comme la Francophonie, avec une majuscule, est un fait géopolitique, tandis que la francophonie, avec une minuscule, un fait sociolinguistique. Il nous faut observer ce qui se passe linguistiquement dans ces confettis de l'empire britannique, ces appropriations de la langue anglaise, ces phénomènes de « localisation » alternatifs à la « globalisation » linguistique. Certains y parlent un anglais local, le revendiquent parfois, mais on y comprend, on y lit, un anglais global. Il devrait pouvoir en être de même dans l'espace francophone.

A ceci devraient s'ajouter quelques réflexions sur les politiques de traduction. Selon les chiffres de l'UNESCO (l'index translationium), l'anglais est la première langue *source* de traduction devant, dans cet ordre, le français, l'allemand, l'espagnol, le russe, l'italien... Il en va un peu différemment pour les langues *cibles*. Nous trouvons, toujours dans cet ordre, l'allemand, suivi de l'espagnol

et du français, l'anglais venant en quatrième position. Mais il doit cette quatrième place aux traductions britanniques : les Américains traduisent peu. Si nous raisonnons en termes de centre et de périphérie, on distingue ainsi dans le flux des traductions considéré comme un système planétaire, une tendance à ne lire, outre les ouvrages rédigés dans notre langue, que ceux qui sont traduits de langues centrales. L'organisation mondiale de la traduction est donc d'une certaine façon un frein à la diversité. Et cette absence de diversité menace les cultures centrales : le marché du livre offre plus de choix aux lecteurs des langues périphériques qu'à ceux de langue anglaise. Le rapport inverse entre centralité et diversité qui se dessine ici, une relation inverse entre la centralité d'une langue et le taux de traductions vers elle, peut se résumer de la façon suivante : les cultures centrales sont les plus diffusées dans le monde et les moins informées sur les productions culturelles périphériques. Ainsi les textes scientifiques venant des USA sont ceux qui donnent le moins de références en langues étrangères (autour de 25%) alors que les textes venant d'Europe ou du Japon citent entre 40 et 70% de textes étrangers et ceux venant de pays en voie de développement entre 70 et 90%. La chose n'est peut-être pas grave pour les sciences « dures » (on y publie essentiellement en anglais), elle est problématique pour les sciences humaines (où l'on publie plus dans sa langue : allemand, espagnol, français, portugais...) et plus encore dans le domaine littéraire.

Sur ces points, une politique francophone de la traduction serait donc importante : traduction vers le français bien sûr, à partir des langues périphériques et traduction à partir du français vers les autres langues centrales et vers les langues périphériques. La circulation de l'information scientifique et de la création littéraire qui en découlerait serait ainsi un des garants de la diversité.

Je me souviens que, dans un meeting à la Mutualité, à Paris, dans les années 1960, Jean-Paul Sartre, dénonçant l'impérialisme US, avait cité la fameuse doctrine de Monroe, « l'Amérique aux Américains », en ajoutant qu'il fallait bien sûr la comprendre « l'Amérique du Sud aux Américains du Nord ». Si le français appartient aux Francophones, et non pas aux Français, alors il nous faudrait pour « doctrine » *le français aux francophones*, que ces francophones soient de l'Est ou de l'Ouest, du Sud ou du Nord. Et il nous faudrait, bien sûr, nous donner les moyens de ce programme. J'espère simplement que mes quelques remarques et mes quelques propositions concernant la lexicographie (les français locaux), la norme (des académies de la langue française), et la traduction nous feront avancer dans cette direction.

Séoul 16 avril 2008-Bangkok 30 avril 2008